

Mondialisation, Cultures et religions

Michel Camdessus

Ancien Directeur Général du Fonds Monétaire International

Président d'Honneur des Semaines Sociales de France



Il y a quelques heures, l'avion qui me ramenait de Pékin survolait le désert des Ordos. Comme vous vous en doutez, en me redisant quelques paroles de feu de la « Messe sur le Monde », j'ai pensé à vous tous, à notre colloque de ce soir et à la joie qui m'attendait ici, au Collège des Bernardins, de voir se réaliser le rêve du Cardinal Lustiger d'y ouvrir un lieu de rencontre entre les recherches, les cultures contemporaines et la réflexion chrétienne, sur tout ce qui touche l'homme.

Ce rêve de rencontre auquel le Père Teilhard de Chardin a consacré toute sa vie d'homme et de prêtre. Consacré ! J'emploie ce mot au sens le plus fort qui est précisément le sens teilhardien du terme.

Les amis de Teilhard qui m'ont invité ici ce soir le savent : j'ai eu la chance de rencontrer la pensée de Teilhard lorsqu'elle ne circulait que sous la forme de manuscrits ronéotés qui, évidemment, sentaient un peu le souffre, ce qui ajoutait à leur attrait pour les jeunes gens que nous étions... Je peux donc dire le formidable élan spirituel qui s'y trouve, même si je suis loin d'en avoir fait le meilleur usage. Mais trêve de confessions !

Pourquoi rapprocher aujourd'hui ces trois termes ?

Parce qu'ils sont chacun un défi adressé aux deux autres et parce que la crise profonde que le monde traverse ne se résoudra que si ces trois réalités qui sont restées jusqu'ici très souvent étrangères les unes aux autres, se rapprochent pour une nouvelle fécondité. Ce n'est pas un mince programme mais c'est la conviction que j'aimerais partager avec vous, en vous proposant quelques coups de projecteur sur un monde qui change à une vitesse déconcertante.

Je partirai de trois observations :

La mondialisation n'est plus ce qu'elle était ;

- elle est en crise profonde ;
- un des éléments d'explication de cette crise réside dans le fait que la mondialisation est restée jusqu'ici une « force qui va » ignorant et, pour l'essentiel, ignorée des cultures et des religions.

Si vous partagez ma certitude qu'il n'y a de sortie de crise que dans leur rapprochement, il nous restera à nous demander comment.

I - Mondialisation : du débat d'hier à la crise d'aujourd'hui

Nous avons longuement connu la mondialisation en débat ; aujourd'hui, elle est en crise.

1. La mondialisation en débat

Depuis environ vingt-cinq ans, nous débattons des chances offertes au monde par la mondialisation, et les risques qu'elle comporte.

Pour l'instant -en France principalement- ceux qui en perçoivent surtout les aspects négatifs semblent les plus écoutés. Pour beaucoup de nos contemporains, la mondialisation est synonyme d'un monde qui se construit sans eux et dont ils connaissent surtout les méfaits ! Ils insistent sur l'extraordinaire hétérogénéité d'un phénomène qui s'applique aux biens, aux services, aux capitaux mais d'une façon très inégale, aux hommes. Tout se passe comme si la globalisation était encore inhabitée. Ses dangers - surtout sociaux- font naître une sorte d'angoisse, une nouvelle « grande peur » de début de millénaire. Cette peur est particulièrement forte dans les vieux pays industriels. Les classes moyennes, elles-mêmes, s'y sentent menacées d'un risque de prolétarianisation d'un nouveau type, avec la délocalisation même de

travaux de services qualifiés (informatique, analyse juridique ou médicale).

En France qui est un pays qui, en termes macro-économiques, bénéficie clairement de la mondialisation, un pays qui se flatte de son ouverture universelle, qui est prêt à s'enflammer pour des causes universalistes, le trouble est profond.

Plusieurs facteurs l'expliquent. J'en évoquerai cinq.

L'économie mondialisée, d'abord, a ses laissés pour compte et ce sont les plus fragiles¹.

Mais ce qui est vrai des individus s'applique aussi aux Etats. L'hétérogénéité du processus de mondialisation et l'inégalité dans la diffusion de ses bienfaits créent un **risque de marginalisation de pays**, voire de régions entières, notamment certaines parties de l'Afrique. Si plusieurs pays aujourd'hui qualifiés d'émergents ont compris comment faire fond sur les forces de la mondialisation pour accélérer leur progrès économique et tirer leur épingle du jeu, il n'en va pas de même pour tous.

Les pays incapables de participer à l'expansion du commerce mondial ou d'attirer un volume significatif d'investissements privés, risquent d'être les oubliés de l'économie mondiale. Et ce sont précisément les pays qui ont le plus besoin des échanges, des investissements et de la croissance que la mondialisation pourrait leur apporter, qui sont les plus exposés à ce risque.

Tout se passe comme si les pays les plus pauvres ne figuraient pas -ou plus- sur la mappemonde des investissements mondiaux. Le marché n'a cure des plus pauvres. Les faits sont là : la misère extrême, même si elle a chuté sensiblement en pourcentage de la population mondiale (de 52 % à 26 % entre 1981 et 2005) est toujours le quotidien de 1,4 milliard d'êtres humains et en Afrique, à quelques miles de nos côtes, les objectifs du millénaire (ODM) ne seront pas atteints comme promis pour 2015.

Le deuxième risque, très lié au premier, est celui des **inégalités entre pays mais d'abord et surtout à l'intérieur des pays**, ce qui instaure un écart vertigineux entre les personnes les plus riches et les plus pauvres, écart exacerbé par ce nouveau voisinage créé par la mondialisation de l'information. Même si la mondialisation,

¹ Robert Reich le montre bien dans son analyse sur l'organisation en réseaux des entreprises mondialisées : « Les forces centrifuges de l'économie globale détruisent les liens de solidarité entre citoyens, en enrichissant toujours davantage les plus qualifiés tout en condamnant les autres au déclin de leur niveau de vie, particulièrement les titulaires d'un emploi de production ou de services de caractère personnel, voués à plus de précarité et à des rémunérations plus faibles ».

à proprement parler, n'est pas responsable d'un accroissement des inégalités entre pays puisqu'elles sont restées à un niveau comparable à celui de 1975, la montée des inégalités au plan national, même dans les pays industriels, exacerbe les tensions.

Un troisième risque est celui **d'instabilité financière**. Dans un récent passé, plusieurs crises coûteuses ont secoué l'économie mondiale (Mexique, Asie, Russie, Amérique Latine ; *subprime*).

Nous savons maintenant qu'une crise financière, née presque n'importe où dans le monde, peut se répandre comme une traînée de poudre et être souvent payée d'une misère accrue des plus vulnérables. La crise asiatique des années 90 l'a bien montré : nous sommes dorénavant dans une situation d'interdépendance beaucoup plus grande que nous ne l'imaginions. Qu'un seul pays, même de taille modeste comme la Thaïlande en 1997, s'effondre et le monde est en crise !

Un quatrième risque, enfin, constitue, à lui seul, une métaphore du XXI^e siècle : c'est **le surgissement continu de problèmes de dimension mondiale** : climat, criminalité (notamment financière), drogues, piratages informatiques, migration, grandes endémies, ignorant les frontières de l'Etat-nation et devant lesquels celui-ci est, quoi qu'il en dise, piteusement désarmé.

Un cinquième risque, non des moindres, **menace des pays dans leur identité culturelle**. Il est le revers des chances que la mondialisation peut apporter au rayonnement de chaque culture. J'y reviendrai dans un instant.

Les risques de toute évidence sont nombreux ! Mais ce serait s'exposer à ne rien comprendre de ce phénomène que de ne s'arrêter qu'à cette part d'ombre. Il offre aussi au monde des chances impressionnantes.

Parce qu'elle combine l'élargissement du champ de l'économie de marché, l'unification mondiale des sources de financement et la diffusion universelle des nouvelles technologies de l'information et de la communication, la mondialisation crée des conditions très favorables au développement et notamment des économies du Sud qui se montrent prêtes à rejoindre le grand courant d'intégration de l'économie mondiale. Quelles que soient les modalités de ce décollage, il y a de quoi se réjouir à voir les masses humaines de Chine et d'Inde s'arracher au sous-développement !

Dans un tel contexte, on peut comprendre l'enthousiasme d'un grand écrivain du Sud, le péruvien Mario Vargas Llosa : « *Nous devons nous convaincre que jamais auparavant, dans toute l'histoire de l'humanité, nous n'avons eu autant de potentialités intellectuelles, scientifiques*

et économiques qu'aujourd'hui pour combattre nos maux ataviques : la faim, la guerre, l'exclusion de l'autre et l'oppression »¹.

Les chances sont donc là aussi d'avancer vers un monde plus habitable. Teilhard nous le disait depuis les années 30 : « On n'espère jamais assez de l'unité humaine croissante... ». Mais ce disant, il évoquait une espérance qui, pour se réaliser, appelait un sursaut spirituel, dans un grand effort collectif à travers le monde, des hommes de foi, d'intelligence et de progrès. Aujourd'hui, la nécessité d'un tel engagement est plus pressante encore. Je voudrais citer ici cet avertissement de Vaclav Havel, le héros de la « Révolution de Velours », s'adressant à quelques milliers de responsables financiers du monde, à Prague dès l'aube de l'an 2000 : « *Ce que la mondialisation pour réussir requiert est une restructuration non seulement des économies, mais du système de valeurs qui les régissent et cela n'est possible que sur la base d'un puissant renouveau spirituel* ». Haute exigence, hélas, pour l'instant, peu suivie d'effets. Nous sommes restés loin du compte. Au-delà des discours, les responsables du monde se sont contentés de gérer vaille que vaille. Ne les accablons pas trop ; ils ne pouvaient peut-être pas faire beaucoup mieux par eux-mêmes. Dans ces conditions, des problèmes majeurs restaient pourtant solution ; je n'en cite que trois, parmi d'autres :

1. la pauvreté ou la misère pour plus de 40 % de l'humanité (2,6 milliards de personnes), même si les pays émergents s'enrichissaient au point de devenir les créanciers du Nord ;

2. les risques liés au changement climatique dont on a tellement tardé à reconnaître l'ampleur largement provoquée par les gaspillages de produits énergétiques des pays du Nord, mais qui concentre ses effets les plus pervers sur les pays les plus pauvres ;

3. alors que la mondialisation appelle une avancée du multilatéralisme, une montée de l'unilatéralisme (Abkhazie mais aussi Irak) dans la gestion des affaires mondiales et un retard dans l'adaptation des organisations internationales aux nouvelles réalités du monde.

Rien d'étonnant, dans ces conditions, que simultanément se soient mis en place les éléments de ce qui constitue aujourd'hui la première crise globale de la mondialisation. Parlons-en.

¹ Si ce jugement d'un homme de lettres pouvait apparaître optimiste, on pourrait lui préférer ces mots de Michael Spence, prix Nobel d'économie : « Il y a, peut-être pour la première fois dans l'histoire, une chance raisonnable de transformer la qualité de la vie et les chances offertes à la créativité de la grande majorité de l'humanité ».

2. La mondialisation en crise

Nous nous trouvons, en effet, en présence aujourd'hui d'un dérèglement d'ensemble du système : aux trois problèmes non résolus que je viens d'évoquer, quatre crises majeures se superposent, dont chacune, à elle seule, aurait le potentiel de déstabiliser le système. Quatre crises, dis-je :

- depuis le 11 septembre 2001, la mondialisation de la **menace terroriste**, d'une guerre sans frontières aggravée par l'instrumentalisation du religieux ;
- une **crise énergétique** majeure qui s'exprime dans le fait que les prix du pétrole ont été multipliés par sept depuis 2001 ;
- une **crise alimentaire**, non sans lien avec la précédente, et qui risque de ramener sous l'étiage de la pauvreté absolue une centaine de millions de personnes qui s'en arrachaient péniblement ; avec elle, le problème de subsistance alimentaire que l'on avait cru voir disparaître refait surface ;
- enfin, une **crise financière** que nous voyons se déployer aujourd'hui et affecter très gravement l'économie réelle.

Comment prendre toute la mesure de ce nouvel état du monde ? Chacune de ces crises est grave ; plus grave encore est le fait qu'elles font système entre elles, risquant d'entraîner des enchaînements pervers que la réflexion des centres de recherche et les travaux des institutions internationales ne parviennent pas pour l'instant à embrasser. Crise mondiale, plus universelle encore que celle de 1929...

Point critique, aurait dire Teilhard. Sans chercher à trop solliciter sa pensée, reconnaissons simplement que l'ampleur du dérèglement global nous invite à regarder au-delà des simples aspects techniques de chacune de ces quatre crises. Arrêtons-nous un instant au volet « crise financière » qui nous interpelle plus directement, nous autres Européens, bien qu'en termes d'économie globale et d'avenir de l'humanité, les crises alimentaires et climatiques risquent d'avoir des conséquences plus graves et plus durables, en tout cas pour les plus pauvres.

Que discernons-nous derrière le quasi-effondrement du système financier mondial ? Aucune fatalité, aucune « main invisible », mais trois facteurs significatifs :

1. des marchés en expansion d'autant plus échevelée qu'ils étaient laissés sans règles ; c'est le cas du *subprime*, comme des opérations de titrisation et autres instruments dits

structurés se développant hors bilans et tournant toute obligation de transparence ou toute régulation prudentielle des organismes de contrôle ;

2. un vide dans l'architecture institutionnelle mondiale puisqu'aucune institution n'avait de mandat ni de pouvoir pour surveiller et discipliner ces marchés. Il n'y avait donc pas, en effet, de « pilote dans l'avion » secoué par les turbulences ;

3. et dans un tel contexte de non-droit, il s'est passé dans le village planétaire ce qui se passait dans nos villages lorsqu'il n'y avait ni arrêtés municipaux, ni garde champêtre pour les faire respecter : les voleurs de poules s'en donnaient à cœur-joie ; des comportements de beaucoup d'acteurs -je ne dis pas de tous les banquiers- entièrement déterminés par la recherche des plus grands profits à court terme, dans l'oubli parfois de règles élémentaires de déontologie économique dont Adam Smith lui-même avait fait la condition du fonctionnement harmonieux de l'économie de marché.

Tout se passe donc comme si les décennies que nous vivons - qui sembleraient appartenir au temps teilhardien de la planétisation- n'en tiennent pas les promesses. La planétisation selon Teilhard, c'est la convergence et le resserrement du monde sur lui-même et son humanisation personnalisante. Or voilà, l'une des deux a pris du retard sur l'autre ; l'humanisation sur-personnalisante qui devrait se traduire par un effort nouveau d'organisation du monde et une éthique du comportement respectueux des exigences d'un vivre ensemble mondialisé, a décroché par rapport à l'accélération de la convergence. Toute notre crise est là. Une lecture analogue des autres crises pourrait être faite. L'humanisation personnalisante est à la traîne... Que faire ?

Des réponses techniques, juridiques, organisationnelles vont être proposées et mises en œuvre ; un énorme travail est en cours pour cela. Elles ne peuvent suffire sans l'indispensable renouveau spirituel dont parlait Havel. Ce sursaut, cependant, ne pourrait se produire que si le monde cesse de tenir pour négligeables les développements de la sphère culturelle et religieuse et si, évidemment, les hommes de culture et les grandes religions s'engagent davantage et ensemble sur ce chantier. Demandons-nous donc ce que la mondialisation pourrait attendre aujourd'hui des cultures et des religions. Et tournons-nous d'abord vers les cultures.

II - Cultures

C'est la vie-même des cultures tout au long de l'histoire que de résister à des menaces et d'ouvrir les esprits aux mystères de la vie et au devenir du monde. Or, nous vivons aujourd'hui un étrange déphasage entre cultures du monde et globalisation. Non qu'il y ait totale ignorance mutuelle ; la communauté mondiale n'est pas restée indifférente aux dangers qu'une mondialisation débridée pourrait faire courir aux diversités culturelles ; elle se soucie aussi, avec un succès inégal, d'éviter leur instrumentalisation politique. Ces efforts-là sont importants et doivent être poursuivis et amplifiés, mais il y a plus à attendre des cultures que ces actions défensives ; or, l'on ne s'est guère soucié du rôle qu'elles pourraient jouer pour rendre la mondialisation plus habitable par les hommes. Nous devrions pouvoir compter sur la contribution des cultures à l'avènement universel d'un sens du destin commun des hommes et faire fond, pour cela, sur la qualité de leur dialogue entre elles. Explorons ces deux pistes.

1. Education au sens de l'universel d'abord

Si le monde devient un village, il est urgent que les hommes s'en rendent compte, prennent la mesure de ce changement dans leur histoire et en reconnaissent les implications éthiques. Les cultures de l'Occident nous ont laissé en cela sur notre faim. Elles ont été incapables de déchiffrer ce monde, si convaincues que l'homme d'Occident -qu'il soit scientifique, penseur ou économiste- en avait la totale maîtrise, que l'infini n'y avait plus sa place, nous enfermant ainsi dans la finitude de ce monde et dans la désespérance d'un monde fini. Ce n'est qu'ainsi que je m'explique leur échec, jusqu'ici, non seulement à décrypter pour nous ce monde mais aussi à répandre parmi les hommes le sens de l'universel, alors que s'opérait pourtant un formidable et irrésistible phénomène de brassage culturel. Aucune culture n'y échappe pourtant ; dans la confusion, dans des flux et reflux difficiles à interpréter, la route s'ouvre vers l'avènement d'une culture planétaire, vers un métissage dont Jean-Claude Guillebaud attend une combinaison créative des différences. Il est donc urgent qu'il lui corresponde un effort délibéré de tous ceux qui se trouvent en position de responsabilité éducative ou culturelle pour faire en sorte que s'épanouisse au profond de la conscience de tous les citoyens de ce monde, ce sens encore atrophié de l'universel, d'où seul peut venir cette exigence qui hissera les responsables politiques et économiques au niveau de leurs responsabilités de dirigeants d'un monde en route vers son unité.

Ce que nous trouvons au tréfonds de nos problèmes, c'est en effet un déficit de citoyenneté mondiale. Par déficit de

citoyenneté, j'entends le fait que nous sommes tous, dans nos cultures, dans nos éducations économique, civique, politique, en déficit universel. L'homme de notre temps le perçoit obscurément. Sa culture est en décalage par rapport à l'évolution rapide dans le domaine de l'économie, des finances, de l'information. Nous sommes des atrophiés de l'universel, comme l'homme européen au moment du Traité de Versailles, en 1919, était un atrophié de l'Europe, et on sait où cela nous a conduits.

Il s'agit donc de faire naître « *une conscience mondiale dans l'opinion publique universelle* ». Il ne s'agit pas d'une petite affaire. Il faut en fait que naisse une nouvelle citoyenneté : non pas un cosmopolitisme, superficiel de touristes choyés, mais une véritable citoyenneté, sans dimensions mutilées, riche de toutes nos appartenances réconciliées. En fait, c'est d'un plus de citoyenneté qu'il s'agit, à tous les niveaux : local, régional, national, mondial.

Ce n'est que si elles peuvent s'appuyer sur un tel ferment démocratique mondial que des institutions mondiales rénovées - Nations Unies ou institutions de Bretton Woods- pourront faire face aux énormes responsabilités qu'elles doivent assumer et qui, chaque jour, s'accroissent.

Mais il y a plus : il faut aussi que les cultures exorcisent leurs risques d'instrumentalisation politique par leur dialogue entre elles.

2. Du dialogue des cultures

N'y a-t-il pas quelque chose de dérisoire à opposer les vertus du dialogue au vacarme *huntingtonnien* du choc des civilisations ? Beaucoup feront la fine bouche. Peut-être ; mais il faut néanmoins le tenter, à condition cependant de concevoir ce dialogue pour ce qu'il doit être, ni conversation de salon, ni controverse médiévale, mais comme le dit merveilleusement le Littré : « *entretien entre deux personnes* ». Entretien, mais au sens fort : l'échange des mots doit y être si vrai, la parole donnée si ferme que l'on « *s'entre-tienne* »... que, de quelque manière, on s'apporte mutuellement vie.

J'aime cette expression qui nous vient spontanément sur les lèvres dans le cours d'un entretien : « Tu me donnes à penser ». Penser, c'est être homme. Oui, dialoguer, c'est donner vie.

Chaque homme -mais c'est vrai aussi des cultures et des religions- s'il puise sa vie à ses propres racines, ne s'épanouit, n'est fécond et finalement ne survit que dans l'échange avec l'autre. Il y a un risque à prendre dans le dialogue mais il est vital. Notre vie est appel ainsi à échapper à l'enchaînement des fondamentalismes, des fanatismes, des violences qui se voudraient déterminisme de l'Histoire, par cet autre chemin qui va de la rencontre au dialogue, à la compréhension, puis au respect et à l'Amour de l'autre. C'est ainsi que le dialogue peut venir à bout des logiques paresseuses de

l'Histoire. A quelques conditions cependant. Et d'abord de ne pas nous laisser fourvoyer par ceux qui, par leur fanatisme, satanisent leur propre camp ; ne laissons pas, par exemple, des fanatiques de l'islamisme nous convaincre que le monde musulman est à leur image¹. D'accepter aussi le fait qu'il implique un pas à franchir pour aller vers l'autre. Parfois, un tout petit pas, certes, mais qui ouvre une porte, un petit pas au lieu de désespérer de l'autre, un pas où l'homme donne sa mesure d'homme et fait l'Histoire. Ce sont, en effet, des hommes capables de tels pas qui ont fait l'Histoire ; ils ont d'ailleurs souvent reconnu qu'à ces heures-là, ils ne se sentaient pas isolés mais portés par la soif de paix qui est, elle aussi, dans le cœur des hommes.

Anouar el-Sadate allant à la Knesset n'était pas seul : rappelez-vous l'émotion qui a secoué l'humanité ce soir-là ! L'humanité, ce soir-là, a cru que tout redevenait possible, parce qu'un homme avait franchi ce pas².

Deux traits encore du dialogue qu'il nous faut admettre. Le premier, c'est qu'étant geste d'homme vers l'homme, il ne peut être sans risque. Le second est qu'il passe par une ascèse.

L'histoire de l'humanité est tachée du sang de bien des hommes qui ont risqué le dialogue (qui l'ont risqué en témoins), convaincus qu'un jour ou l'autre, le monde en serait changé.

La litanie en serait longue qui va de Sadate à Martin Luther King et, dans une histoire plus proche de la nôtre, en Algérie, à Mgr Claverie et aux moines de Tiberhine, et permettez-moi de penser à quelques hommes de dialogue, à trois de mes amis qu'il a fallu exfiltrer ou arracher à leur prison.

Dans les tensions actuelles du monde enfin, le dialogue des cultures ne va pas sans une ascèse pour laquelle Ricœur avait -dans une communication mémorable à l'UNESCO- proposé la

¹ Sachons que ces prêcheurs-là, le Coran les condamne. L'Emir Abd el-Kader a dit (Ecrits spirituels, p. 15), parlant de certains « récitants » du Coran : « *Il se peut qu'ils fassent partie de ceux à propos desquels le Prophète a dit : Il y a bien des récitateurs du Coran que le Coran maudit. Dieu maudit les injustes, les pécheurs, les menteurs ; or ces hommes-là sont de leur nombre* ». Mais n'oublions pas que de tels fanatismes existent aussi chez nous, même si depuis vingt siècles, l'Évangile nous met en garde contre les faux prophètes...

² Certes, l'enthousiasme est retombé, mais je me souviens d'une conversation que j'ai eu la chance d'avoir avec Sadate peu de temps après. Comme nous parlions des perspectives économiques ouvertes à l'Égypte par la paix, il me disait : « *Avec la technologie des Israéliens -il avait été fasciné par la technique d'arrosage au goutte à goutte- avec l'argent du pétrole du Moyen-Orient et le courage de mon peuple, je ferai du désert une prairie* ».

métaphore inattendue de la traduction. Je ne puis le citer dans son intégralité, mais il part de l'idée, lui qui, enseignant aux Etats-Unis, avait passé sa vie à avoir affaire à des traducteurs, que « *la traductibilité est un présupposé fondamental de l'échange des cultures* », avec deux certitudes cependant, l'une très positive : « *il n'y a pas d'intraduisible absolu* » et donc il est possible de concilier projet universel et multitudes d'héritages. Mais, seconde certitude : aucune traduction n'est parfaite ; il faut donc, lorsque l'on passe d'une langue à l'autre, faire sa place à « *l'acceptation de la perte, à l'idée du deuil* ». Pour que le dialogue des cultures soit réel, il faut accepter d'étendre ce travail de deuil à ce qui nous apparaît comme l'absolu de la fondation historique : il faut être prêt à nous laisser raconter notre propre histoire par les autres dans leur propre culture ; c'est cela faire le deuil du caractère absolu de notre propre tradition. Ce que nous tenions pour indiscutable, innégociable, devient le lieu de l'exercice du deuil. Je cite Ricœur :

« *La capacité à faire le deuil doit être sans cesse apprise et réapprise.*

Il faut accepter dans nos échanges culturels qu'il y ait de l'indéchiffrable dans nos histoires de vie, de l'irréconciliable dans nos différends, de l'irréparable dans les dommages subis et infligés.

Quand on a admis cette part de deuil, on peut se confier à une mémoire apaisée, au feu croisé entre foyers de cultures dispersées, à la réinterprétation mutuelle de nos histoires et au travail à jamais inachevé de traduction d'une culture dans une autre ».

Travail de deuil, certes, mais pas seulement, car il y a aussi la joie si précieuse de retrouver dans l'attention à la culture de l'autre, les sources-mêmes qui ont arrosé les sommets les plus élevés de notre propre culture que nous avons l'ignorance ou l'outrecuidance de croire nôtres¹

Quel est le travail de deuil auquel le dialogue des cultures nous invite, nous autres occidentaux, particulièrement avec les puissances qui s'affirment aujourd'hui avec toute leur force nouvelle, Chine, Inde et quelques autres ? C'est l'abandon de cette

¹ Amoureux des poèmes de Jean de La Croix, quelle ne fut pas ma joie de découvrir chez une mystique musulmane du VIII^e siècle, poète et flûtiste, Rabiya, des paroles qui, comme une rivière souterraine, étaient venu nourrir l'inspiration de l'un de ses poèmes les plus connus : « No me mueve, ni Dios, para quererte el cielo que me tienes prometido... ». Rabiya chantait ainsi :

Si je t'adore par crainte de l'enfer

Brûle-moi en enfer !

Si je t'adore dans l'espoir du Paradis

Exclus-moi du Paradis !

Mais si je t'adore pour Toi-même

Ne me prive pas de ta beauté éternelle !

conviction qui était encore si forte dans les années qui avaient suivi la chute du Mur de Berlin, que la mondialisation n'était finalement que l'occidentalisation du monde, et que c'était bien ainsi !

Beaucoup ont pu croire alors -et c'est encore la conviction d'un grand nombre, au-delà même des cercles néo-conservateurs américains- que cette occidentalisation nous acheminait vers la fin de l'Histoire chère à Fukuyama, amenant avec elle démocratie et paix mondiale.

L'histoire, depuis lors, nous a mieux révélé notre condition réelle et celle de notre culture. Elle nous amène à accepter en particulier ce que l'on a appelé notre « provincialisation » d'Européens sans pour autant renoncer au rôle originel et unique que l'Europe peut encore jouer dans le monde. C'est à ce prix que le dialogue des cultures est une clé de notre avenir, dans cette mystérieuse migration commune vers ce que Jean-Claude Guillebaud appelle « un prodigieux rendez-vous anthropologique » de l'humanité. Mais reconnaissons-le, les hommes de culture ne peuvent soutenir et conduire seuls le voyage. Celui-ci ne peut aboutir -je reviens à Havel et à Teilhard- sans « une puissante mobilisation d'énergie spirituelle ». C'est ici que les religions ont beaucoup à nous dire.

III - Religions

Si je viens de regretter le retard avec lequel nos cultures s'ouvrent et élargissent nos consciences à la dimension de l'universel, j'ai souvent regretté aussi l'attitude si fréquemment défensive, critique, disons circonspecte, de la pensée d'inspiration chrétienne, notamment dans notre pays, devant la mondialisation¹. On peut, certes, le comprendre.

La mondialisation est un phénomène complexe ; de plus, elle mélange ses effets à ceux de deux autres lames de fond de l'histoire qu'elle ne provoque pas, mais qui lui sont contemporaines ou antérieures : la modernité et la généralisation de l'économie de marché, avec ce qu'elles peuvent avoir de positif ou de dangereux. Elle est donc associée à une remise en cause brutale d'une manière d' « être au monde » que les religions

¹ Le phénomène est d'autant plus singulier que des textes équilibrés et, par endroits, pleins de souffle ont été publiés, après des réflexions patientes et approfondies par des organismes aussi représentatifs que « Justice et Paix » (France) et les « Assises Chrétiennes de la Mondialisation ».

avaient contribué à élaborer. Plus que cela, la mondialisation bouscule et provoque les religions, leur rappelant des pans entiers de leurs messages originaux trop laissés en sommeil : respect de la création, droits de l'homme, sens de l'universel, rôle des autres religions dans l'histoire du Salut. Oserai-je le dire ? C'est donc à une conversion que la mondialisation appelle les religions et celles-ci n'aiment pas plus cela que le commun des mortels. Elle les somme aussi -dans ce monde qui se fait un- de se montrer capables d'une parole commune, chaque fois que l'homme est en question avec tout ce qui le grandit ou le menace.

Il est donc temps, pour les hommes de religions, de s'arracher à leur circonspection et de discerner dans la mondialisation ses risques, certes, mais aussi des dons de Dieu à notre temps et de lui apporter ce qu'elles ont de meilleur pour aider les hommes à habiter un monde devenu leur village ou, comme le dit le psalmiste, à habiter « tous ensemble la même maison » (ps 97).

Enracinées elles aussi dans l'humanité, engagées dans le travail d'enfantement d'un nouveau monde, les religions n'ont d'autre choix que de vivre le temps présent comme un grand commencement, même si le commencement décisif a eu lieu le jour de la Résurrection. Un commencement donc à aborder dans l'espérance et la lumière de ce jour-là.

Qu'attendre donc des églises chrétiennes et notamment, puisque c'est la principale religion de notre pays -et c'est la mienne-, de l'Eglise catholique ?

Je suggérerais avec un brin d'outrecuidance, n'étant qu'un laïc et probablement le moins théologien de vous tous, trois directions. Eh bien, oui d'abord :

1. **Une relecture de Teilhard**, si mal lu et tellement maltraité en son temps, tout simplement parce qu'il était en avance sur la mondialisation elle-même. « *C'est ainsi que l'on traite les prophètes...* ». C'était pourtant le premier homme de culture et de foi -y en a-t-il eu tellement d'autres ?-, qui nous ait parlé et nous parle encore d'une aussi sublime manière de la mission de l'homme et de son avenir dans l'attente du Christ qui vient : « *C'est Dieu lui-même, nous dit-il, qui nous appelle à travers le processus unificateur de l'Univers* ». Puisse à cette source la fraîcheur de l'enthousiasme constructeur d'un monde s'unifiant, en progression à travers les millénaires, vers ce point (je cite) : « *Oméga en qui se relie au sommet du cône d'expansion toutes les filles, les fils, les générations de l'Univers* ». Omega à la fois personne divine et lieu de convergence hyper-personnalisant de l'évolution de l'univers et du long labeur des hommes ; point ultime amoralisant de l'Histoire, attirant mystérieusement tout à lui. Ecoutez bien ces mots : « *Christ,*

Centre de l'Univers, réunissant tout et le remettant au dernier jour à son Père afin que Dieu soit tout en tous ».

Ces mots sont les derniers qu'il a tracés deux jours avant sa mort à la dernière page de son journal.

Que l'Eglise, Chers Amis, nous prêche davantage le « Christ qui vient », qu'elle nous arrache à cette morosité d'un Occident déclinant pour nous rendre la joie et l'Espérance d'un Royaume qui se construit dans nos efforts pour aménager de notre mieux la cité terrestre, car le Règne du Christ, c'est encore Teilhard qui le dit, « ... ne saurait s'établir que sur une terre portée par toutes les voies de la technique et de la pensée à l'extrême de son humanisation » (*Sciences et Christ IX.299*). Cette humanisation qui est notre tâche.

2. Deuxième direction : **que l'Eglise tout entière** -et pas seulement quelques spécialistes- **s'engage** aussi **dans le dialogue interreligieux** pour combattre ensemble toutes les sources prétendument religieuses de la violence ; ceci peut être une contribution majeure à notre temps car, comme le dit Hans Kung : « *Sans paix entre les religions, il y a guerre entre les civilisations. Or, il n'y a pas de paix entre les religions sans dialogue entre les religions* ». Qu'elle s'y engage « *ayant rasé tous les bastions qui la protégeaient du monde* » -ce sont les mots d'Hans Urs von Balthasar- acceptant, elle aussi, ce travail de deuil initié par les actes de repentance de Jean-Paul II pour les actes de violence commis par l'Eglise au cours de l'histoire et, bien sûr, un travail de deuil -y compris pour la formulation de sa doctrine- analogue à celui que Ricœur attendait des cultures profanes.

Il en est, en effet, du dialogue des religions comme du dialogue des cultures. Lui aussi, pour percer le mur des suspicions mutuelles, des accusations de prosélytisme, des préjugés ancrés dans l'histoire, doit passer par l'ascèse du deuil qui, pour notre Eglise, s'ajoute à la poursuite de la purification d'une image ternie pour les non-occidentaux par un passé qui l'a vue débarquer sur les autres continents dans les galions ou les fourgons de la colonisation.

S'agissant de l'importance de ce dialogue, j'ai été frappé par la netteté des propos du Saint Père concernant le dialogue avec l'islam : « *Le dialogue avec l'islam n'est pas un choix passager, mais est une nécessité vitale dont dépend notre avenir* ».

3. **Reconnaître aussi que le splendide message** de ce grand texte du concile **que fut Gaudium et Spes** -ce « document de vie et d'espérance » (Jean-Paul II)- est loin, très

loin d'avoir pénétré le peuple chrétien et peut-être même certaines de ses structures institutionnelles de l'Eglise. Il y a là, me semble-t-il, un chantier à reprendre à frais nouveaux¹.

Dans cette relecture de Gaudium et Spes pourrait s'élaborer une contribution chrétienne à ce travail de restructuration du système de valeurs que Havel appelait de ses vœux. Il s'agirait, à la lumière de Gaudium et Spes et des exigences de notre temps, de retrouver des enseignements qui n'ont que très superficiellement pénétré le peuple chrétien : sens de la responsabilité universelle, solidarité envers le prochain à nos portes et jusqu'aux limites du monde, accueil désarmé de la différence, sens de la création comme don fragile et merveilleux de Dieu que nous devons transmettre entretenu et valorisé aux générations futures, nécessaire travail d'organisation de la cité mondiale et donc soutien aux organisations régionales -telles que l'Union européenne- ou mondiales, dans leurs efforts de renouvellement profond, dans leurs combats contre les utilitarismes et pour la solidarité, pour une gestion responsable en commun du monde.

Solidarité, responsabilité : deux faces d'une même monnaie.

Les évolutions des dernières années vers l'unilatéralisme (cf. l'Irak et la Géorgie), le retour à des conceptions surannées de la souveraineté nationale et l'étalement sans vergogne de l'utilitarisme dans la gestion de ces institutions sont des plus dangereuses. Si de telles tendances ne venaient pas à céder devant un renouveau du multilatéralisme, dans la subsidiarité, le monde se retrouverait dépourvu de tout instrument crédible face aux crises qui l'assaillent². Ne nous en remettons pas cependant aux institutions multilatérales pour régler tous les problèmes à notre place. Elles sont indispensables et elles sont à l'origine de bien des évolutions positives de ces dernières années ; mais quels que soient leur dynamisme et la qualité de leurs initiatives, elles ne

¹ Sait-on assez, par exemple, que dans les pays de l'Est, les principaux textes du concile n'avaient pas encore été publiés il y a quelques années ?

² La montée de l'utilitarisme dans les stratégies de l'Union européenne me préoccupe spécialement. Le « juste retour » semble désormais le dernier mot du consensus européen. Evolution fatale pour l'Europe qui ne peut être porteuse de sens pour les jeunes générations que si elle leur apparaît comme une institution au service d'un grand dessein : celui d'offrir une constitution déterminante à la construction d'une communauté mondiale plus fraternelle. Il est important que les prochaines élections au Parlement européen soient une occasion de ramener l'Europe à ses valeurs fondatrices.

pourront remplir leur mandat si elles ne sont portées elles aussi par un puissant soutien de l'opinion publique. C'est d'un soutien vigoureux qu'elles ont besoin dans leurs efforts pour un monde plus habitable.

Gardons donc à l'esprit ces mots de Gaudium et Spes : « *Le progrès terrestre... a beaucoup d'importance pour le Royaume de Dieu dans la mesure où il peut contribuer à une meilleure organisation de la société humaine* » (GS § 39, 2). Voilà !

Ainsi remplies de cette Espérance et de cette Foi teilhardienne dans le Christ qui vient, ainsi engagées dans le dialogue désarmé avec les autres religions, puisant des choses nouvelles et des choses anciennes dans le grand message au monde du Concile, les églises chrétiennes pourraient relayer le travail des hommes de culture et des leaders d'opinion et lui apporter le souffle qu'elles ont en propre.

Un dernier mot pour conclure. Nous sommes à un *point critique*. « *Je ne doute guère*, disait Pierre Teilhard de Chardin, *que l'issue soit un acte de foi en l'Avenir* ». Formidable vertu d'espérance teilhardienne ! N'ayant cessé depuis trente ans, dans mes différents métiers, de vivre les douleurs, les convulsions, les avancées aussi de la planétisation, je partage avec bien moins d'intrépidité, certes, cette espérance. Mais je crois qu'elle doit accompagner, pour qu'elle soit vraie en nous, la pratique d'une autre vertu -républicaine celle-là qu'il nous faut prendre dans toute la force du mot : la fraternité.

La plupart des hommes l'ignorent : la Déclaration universelle des droits de l'homme de décembre 1948 énumère - en un très beau texte - tous leurs droits, et c'est ce que nous en avons retenu. Mais elle appelle leur attention en son article 1^{er}, clé de voûte de tout l'édifice, sur un seul devoir : celui « *d'agir en toutes choses dans un esprit de fraternité* ». Admirable texte mais ce texte laïc ne pouvait cependant dire son fondement ultime. Or, juifs, chrétiens et musulmans connaissent et prêchent ce qui est ici un chaînon manquant : le fait qu'étant enfants de Dieu, tous les hommes sont frères, avant tout autres choses, et frères du Fils pour les chrétiens. Que les religions s'unissent donc plus vigoureusement que jamais pour dire aux hommes leur fraternité.

Là est la clé, celle qui ouvrira la mondialisation à l'œuvre féconde des cultures et des religions, celle qui ouvrira notre futur non comme un abîme, non comme le lieu d'exacerbation de tous nos conflits, mais comme « *notre demeure immémoriale* », selon la belle formule du Cardinal Etchegaray.

Michel Camdessus